



L'IMPACT DES MOTS

[Nathalie Zaltzman](#)

L'Esprit du temps | « Topique »

2006/3 n° 96 | pages 85 à 91

ISSN 0040-9375

ISBN 2847950869

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-topique-2006-3-page-85.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'impact des mots

Nathalie Zaltzman

Dans « Psychologie des foules et analyse du moi » S. Freud met en lumière les effets dissolvants exercées par les mécanismes inconscients du fonctionnement psychique collectif sur les *moi* individuels. Et c'est seulement dans un court chapitre, *Autres conceptions de la vie psychique collective*, que « l'âme de la foule », la psychologie collective apparaît dans sa fécondité. « L'âme de la foule est également capable de géniales créations de *l'esprit* (mes ital.) telles qu'en apportent la preuve d'abord la *langue* elle-même, ensuite le chant populaire, le folklore et autres. » Freud est coutumier de ces énumérations baroques lorsqu'il veut se saisir du travail de culture. Que n'a-t-il ajouté à la géniale invention collective de la langue orale, l'écriture. Ainsi se seraient trouvés mis en présence la création collective de la langue, la création individuelle de l'auteur, littéraire ou scientifique, Freud fut les deux, et le thème du débat d'aujourd'hui : l'impact des mots sur la vie psychique, collective-individuelle, ensemble et séparément, l'importance du mot *pour* la vie de l'esprit indissociablement individuel collectif.

Comment le psychique se saisit-il des mots ? Comment se saisissent-ils de lui ?

La langue et ses mots sont ce qui est donné par l'espèce humaine à chaque individu. C'est ce qui transmet son capital, fût-il oublié, les traces et leurs transformations, dont dispose chaque moi parlé-parlant, grâce à quoi il n'est pas exclusivement réduit aux limites de sa constitution congénitale, ni à son histoire exclusivement personnelle. La langue est la voie d'action, aliénante ou émancipatrice, par laquelle l'ensemble agit sur les moi individuels.

Trois ouvrages ont été choisis comme matériau « clinique », commun, volontairement issus d'une autre discipline de pensée que celle de la psychanalyse

pour que lui fasse retour de l'extérieur de sa discipline le bien-fondé du privilège d'action qu'elle, la psychanalyse, donne aux mots.

Chacun des auteurs, J. Altounian la traductrice, Ch. Beradt la socio-politologue et V. Klemperer le philologue prennent pour objet de leur réflexion l'activité organique des mots, leur circulation et leurs effets au sein de la vie psychique des individus et des masses. Chacun des auteurs suit dans son champ propre l'influence qu'ils exercent, décisivement, souverainement sur la perpétuation, le développement ou l'extinction de la vie psychique.

Les mots engendrent ; les mots transforment ; les mots détruisent. Mais d'abord, comment s'engendrent-ils eux-mêmes ? Et comment se déplacent-ils, par exemple d'une langue d'origine dans d'autres langues ? Et, question classique inépuisable comment l'activité inconsciente trouve-t-elle des voies de passage par la pensée verbale ?

Janine Altounian apporte à ces questions si essentielles et encore si obscures une contribution inestimable pour la psychanalyse. Qu'est-ce qui est perdu, qu'est-ce qui est détruit, qu'est-ce qui est transmis et comment, voilà ce que l'écriture de S. Freud – Traversée traumatique et exil – lui permet **d'explorer**. Comment l'intime connexion entre les objets de pensée de Freud et sa langue est-elle transposable dans une langue autre ? Comment les traces psychiques, abolies et conservées, d'un massacre et d'un exil collectif migrent-elles d'une langue quittée dans une langue d'adoption ?

Avec le livre de Charlotte Beradt, *Rêver sous le III^e Reich*, le psychanalyste suit à travers les récits des rêves recueillis pendant que s'installe le pouvoir nazi, le travail convulsif du rêveur luttant à sauver des repères identificatoires contredits, interdits, rendus périmés par une invasion langagière totalitaire. Les rêves, à travers toutes les variantes, enjoignent au Moi angoissé du rêveur de taire les mots qui lui sont propres, de les remplacer dans une langue que lui-même ne comprend pas et de passer la parole aux objets inanimées qui, d'ailleurs, le trahissent.

C'est encore cette prise de possession des moi individuels par le discours collectif qu'analyse le philologue Victor Klemperer dans son livre : *LTI, La langue du III^e Reich*. L'Histoire avec un H majuscule fait des travaux pratiques forcenés et grandeur nature sur le destin des mots.

Pour d'autres auteurs de ce recueil, les points d'articulation entre les trois ouvrages et leur pratique analytique seront sans doute différents. Le mien est cette interrogation sur la force et la fragilité des mots.

Les mots sont précaires, précieux, dangereux.

D'où leur vient leur pouvoir d'action et sur quoi l'exercent-ils ? D'évidence, il ne leur vient pas de la réalité matérielle, physique, dont les lois sont inaltérables par le pouvoir magique de la parole et de la pensée. C'est sur la réalité psychique qu'ils agissent, c'est-à-dire sur la matière même, l'objet même de la méthode analytique. En 1890 S. Freud nomma le lieu, la méthode et l'action :

Traitement psychique (*traitement d'âme*).

Le traitement, on se souvient, n'est pas traitement *de* l'âme mais *par* l'âme « à l'aide de moyens qui agissent d'abord et immédiatement *sur* l'âme de l'homme ». Sans préjuger de la théorie générale à venir, la métapsychologique, la méthode d'action freudienne définit le psychique comme ce sur quoi les mots ont un pouvoir d'action psychique. Un tel moyen (d'action) est avant tout le mot, *das Worte*, le verbe, la parole. Les mots, *die Worte*, sont bien l'outil essentiel du traitement psychique. Je me réfère ici aux précisions, par J. Altounian, de toute la gamme de nuances de sens entre le langage, son verbe qui est action, et les mots.

La théorie lacanienne de l'inconscient structuré comme un langage résoud logiquement l'affinitée élective entre la méthode analytique par la parole et l'inconscient comme langagier là où Freud laisse un écart entre le traitement par l'action psychique du langage et traitement du psychique dont la conception comme appareil est encore en cours. Il inscrit de fait à la fois un écart radical entre l'inconscient et son mode d'accès par les mots, en même temps qu'il ouvre un champ d'interrogation et sur les origines psychiques inconscientes de la création de la langue et sur son pouvoir d'action. La position lacanienne est aux marges de ce recueil, en même temps qu'évidemment très présente.

Dans son livre *Le meurtre et la langue*, Marie Moscovici écrit : « la psychanalyse comme théorie et comme pratique ayant en son centre l'activité langagière ne peut être à l'abri d'une déstabilisation de ce fondement de son territoire » ; elle se réfère aux événements meurtriers du xx^e siècle.

Aux effets de l'Histoire sur la langue chacun des ouvrages apporte ses contributions.

Dans son livre *L'écriture de S. Freud*, J. Altounian montre *in vivo* comment dans une langue fondatrice, celle de Freud, tendue à saisir son objet de pensée, la morphologie et la syntaxe, la dramaturgie lexicale, l'image acoustique, le tempo des phrases, le son et le sens « s'allient pour engendrer dans la complexité du langage *l'empreinte* (mes ital.) et la complexité du psychique. » Elle prouve par les séquences langagières qu'elle décompose que le langage peut transmettre savoir et saveur, qu'il est *porteur en soi d'un entendement de la chose psychique inconsciente*. N'est-il pas profondément satisfaisant qu'une pratique différente de celle de l'analyse, la pratique de la traduction et la réflexion sur cette pratique, vienne attester du bien-fondée du traitement du psychique par le langage « porteur en soi d'un entendement de la chose psychique » sans effacer l'écart entre les deux ; la langue à la fois comme lieu d'action, comme matière prise à partie de ce qui se trame pour le ça et comme matière transférentielle qui condense, déplace, transmet. La continuité sémantique verticale des radicaux, dans un même article, une même séance, et les ramifications associatives horizontales des différents trains de pensée transcrivent à leur insu et rendent audibles les mouvements d'occupation du manifeste par le latent.

La réflexion de J. Altounian devient encore plus riche d'enseignement pour la pratique analytique de la textualité et pour sa saisie interprétative par les mots lorsqu'elle examine ce que la traduction fait apparaître, son *gain* et ce qu'elle ne peut manquer de *perdre*, son reste : exercice de dénotation, de connotation et d'assentiment à une perte. C'est avec la place qu'occupent respectivement cette perte pour la traduction et ce reste pour l'analyse que s'arrêtent les comparaisons possibles entre l'interprétation et la traduction¹. L'interprétation ne vise pas à reconstituer un texte originel ; d'une part il se constitue avec l'analyse et d'autre part ses éléments originaires n'ont pas de sens initial, encore moins univoque. L'interprétation privilégie les restes ; elle est obligée de s'en remettre à eux. Ce qui intéresse sa vigilance c'est leur mobilité, leur circulation, les écarts entre les différentes versions qu'ils inspirent. Toute tentation de suppression des écarts, toute visée tautologique de suppression du reste et de l'écart a une portée meurtrière pour la vie psychique.

Dans le travail de traduction pensé par J. Altounian le reste est du côté de ce qui est perdu en tant que les réseaux langagiers qui ont concouru au choix des mots par l'écrivain-théoricien qu'était Freud ne sont pas reconstituables dans la langue d'arrivée. Ce sont ces voies, ces innervations associatives inconscientes, le cheminement subjectif de ces innervations qui ne peut être actualisé dans le génie d'une langue autre. Ce reste là n'est pas le souci de l'analyste ; son domaine est l'oral, l'arborescence associative in *statu nascendi*. L'analyste ne traite pas un texte achevé, fut-il celui de la maladie dans ce qu'elle a d'immobile. Il a d'emblée à faire à de l'inachèvement et aux « restes » qui immobilisent son développement. Son plus grand souci c'est l'absence de restes détectables, le système clos, telle la certitude du délire. Sa tâche urgente est alors de faire apparaître des « restes », où l'on peut voir que le modèle de la perte et celui du reste ne coïncident d'aucune façon.

La traduction *gagne* en tant que par sa fonction de médiation elle déconcentre inévitablement l'adéquation intime entre le concept et ce qui le nomme dans la langue initiale. Quelque chose est effectivement *perdu* de l'ordre d'une évidence immédiate ; quelque chose est produit, se révèle du fait de l'inadéquation de la langue traductrice, ce que J. Laplanche appelle l'opération anasémique qui, dans la langue d'accueil, fait apparaître dans toute sa rugosité inconfortable ce qui dans la langue d'origine se représentait dans une évidence tranquille. Le traducteur, dit J. Altounian, sacrifie au bénéfice de la transmission de sens ce que la pensée de Freud saisit au corps de la langue. Quant à l'interprétation analytique elle ne peut économiser ni le lien de la lettre au corps, c'est-à-dire le mouvement pulsionnel qui s'empare du mouvement des mots, ni ce que P. Aulagnier appelle la légende du fantasme, c'est-à-dire la position qui

1. Cf aussi le débat, Freud, la langue allemande et le rapport à la Kultur. G.A. Goldschmidt, W. Granoff, M. Moscovici, P. Lacoste, *Revue Internationale de Psychopathologie*, 1992, n° 7, PUF.

en découle pour le sujet. Ce que l'interprétation tend à produire à partir de ces deux points de vue, ce qu'elle privilégie rétroactivement comme son efficace c'est un inédit du reste, non sa fidèle répétition.

Cette différence entre le statut de la perte pour le traducteur et le statut du reste pour l'analyste apparaît clairement lorsque J. Altounian explore l'analogie, voire l'identité, entre la traversée traumatique d'un événement d'une génération à la suivante, leurs voies de passage et la traversée par la traduction d'une langue à l'autre. « Traduire, écrit-elle, c'est consentir à l'exil, c'est abandonner la terre fertile de l'original, *sans rien pouvoir en emporter si ce n'est l'énoncé de sa perte*, le souvenir de son existence, sa certitude sans sa saveur. » « Dans la transmission transférée de la langue initiale à la langue d'adoption une forme nouvelle prend racine dans un espace étranger ; quelque chose de la terre fertile de l'origine est perdu ». « La perte à laquelle doit consentir toute traduction est particulièrement dommageable à la transmission lorsqu'il s'agit de traduire en langue étrangère une écriture qui déjà dans la langue de l'original cherchait, elle, à traduire l'expérience du traumatique ». Le traumatique, ici, est pour J. Altounian le traumatique advenu à la culture et à la langue de Freud définitivement séparés du sol originel culturel de son œuvre. « Un innovateur, S. Freud, héritier des nombreux exils de son ascendance persécutée, porte nécessairement dans son mode de penser le modèle du dispositif d'un exil « agi » qu'il va créer » écrit-elle, création d'une méthode de pensée et modèle d'un traitement où la langue parlée entre l'analysant et l'analyste deviendrait langue d'asile de la langue originelle perdue cherchant à se transférer dans la langue d'accueil.

Le modèle de l'exil traumatique est-il transposable au modèle analytique inventé par S. Freud ? L'hétérogénéité topique entre les choses inconscientes les plus singulières et le langage commun relève-t-elle du modèle de l'exil traumatique ? Le terme traumatique est-il encore adéquat pour désigner un état de fait, un état constitutif du fonctionnement psychique universel, à savoir l'interférence surdéterminante de l'inconscient sur l'instance du moi qui vise à affirmer son unité ?

Analyser les rapports du langage à la vie psychique c'est ce à quoi contribue de façon exemplaire l'ouvrage de J. Altounian.

Analyser les mécanismes de corruption du langage et du psychique c'est ce à quoi contribuent *LTI la langue du III^e Reich* de V. Klemperer et les rêves recueillis sous le III^e Reich par Ch. Beradt.

Rêver sous le III^e Reich pourrait s'intituler : Les convulsions du moi sous un régime totalitaire.

« Quand les murs tombent » – titre d'un des rêves – la langue privée du rêve entre en collusion avec la langue collective dominatrice. Le sujet rêve qu'il ne peut plus se parler de lui-même que dans une langue qu'il ignore tandis qu'une pendule, un coussin, les objets inanimées de ses rêves, parlent à la cantonade la langue de la dénonciation et le trahissent, comme la gestuelle corporelle trahit sa soumission à l'ordre nouveau.

Seule l'hypothèse et la formulation freudienne d'un Surmoi pure culture des pulsions de mort peuvent rendre intelligibles les mécanismes inconscients à l'œuvre dans ces rêves.

Dans sa post-face à ce livre F. Gantheret prête sa plume aux adversaires de la psychanalyse aussi bien qu'aux analystes eux-mêmes qui disqualifieraient l'intérêt de ces rêves en l'absence des associations de pensée des rêveurs. Il écrit :

« Que devient devant l'évidence d'un tel impact de la réalité sur les rêves, devant l'omniprésence des oppresseurs bien réels dans le plus intime fonctionnement de l'esprit, que devient votre affirmation d'un royaume de l'inconscient, intemporel, anhistorique, d'un règne des seules pulsions dites sexuelles qui sont censées nous gouverner ? »

Mais L'interprétation du rêve (et non des rêves) comme l'a rectifiée la traduction récente des *Œuvres Complètes de Psychanalyse* sous la direction de J. Laplanche traite moins des contenus de rêves que des mécanismes internes au travail psychique propres au rêve. Et dans les rêves recueillis la mise en scène psychique est celle d'un surmoi se nourrissant des restes diurnes de la réalité sociopolitique animée toute entière de suspicion et de persécution et qui soumet un moi, régressé non seulement du fait du sommeil, mais du fait de l'angoisse. Le moi angoissé met en scène le conflit entre sa préservation identitaire ébranlée et la sujétion externe-interne surmoïque la plus archaïque.

Un autre intérêt considérable de ce livre est de mettre en lumière, dans des conditions de menace externe et d'angoisse interne les mécanismes par lesquels se révèle la tendance du psychique à collaborer activement, à pactiser avec ce qui de l'extérieur et de l'intérieur, travaille au bénéfice de l'anéantissement d'abord de ses repères identificatoires puis de sa personne.

Le parti pris « réaliste » imputé, voire reproché à Ch. Beradt n'exclut pas une autre perspective freudienne quant à l'intérêt proprement analytique de ces rêves.

Ils font écho, par l'absence de référence manifeste au registre pulsionnel, à l'interrogation freudienne de *Vue d'ensemble des névroses de transfert*. Qu'est-ce qui pour le moi est l'angoisse première ? La Real-Angst, l'angoisse-réel ou l'angoisse du pulsionnel ? Ces rêves d'angoisse, plus proches du cauchemar que du rêve de désir, ces cauchemars d'angoisse ne rappellent-ils pas que le rêve de désir est une formation psychique collectivement tardive, postérieure au cauchemar comme Freud le précise dans « Au-delà du principe de plaisir ». Et ce matériel onirique plaiderait en faveur de l'antériorité de la Real-Angst sur l'angoisse du pulsionnel et de la priorité auto-conservatrice de la libido narcissique moïque sur les enjeux de la libido pulsionnelle. D'abord vivre, ensuite désirer ?

Autre enseignement métapsychologique : ces rêves semblent avoir une fonction inédite dans l'économie psychique : décider de ce qui est réel et de ce qui est fictif quand ce qui est imposé du dehors comme nouvelle réalité est une

vision difforme de la réalité familière et substitue à cette réalité connue une néo-réalité, celle du Parti et de l'Etat nazi, qui ont les traits d'une fiction incroyable et l'autorité d'une réalité réelle.

Dernière remarque : s'il est un matériel clinique qui peut rendre tangible *in statu nascendi* la déchirure du moi, dont il ne se remettra que par instauration d'un clivage, ce sont bien ces rêves d'angoisse et de douleur psychique. Le moi se tord douloureusement entre la position d'opresseur et la position d'opprimé pour les faire coexister simultanément ; dans cette impossible coexistence, à défaut de trancher pour l'une ou l'autre position, il maintient les deux, clivées. C'est ce qu'un moraliste nommerait la corruption de l'âme.

Nathalie ZALTZMAN
19 rue Valette
75005 Paris

Nathalie Zaltzman – *L'impact des mots*

Résumé : Les mots sont l'outil du traitement psychanalytique. D'où leur vient ce privilège ? Comment la matière psychique se saisit-elle des mots ? Comment les mots agissent-ils sur l'inconscient ? Débat dont trois ouvrages ont constitué le matériau clinique, chacun d'eux apportant à partir de sa discipline propre leur contribution. Ce sont *L'écriture de Freud - Traversée traumatique et traduction* de J. Altounian, *Rêver sous le III^e Reich* de Ch. Beradt, *L.T.I. La langue du III^e Reich* de V. Klemperer. Analyser les rapports de la langue à la vie psychique c'est à quoi contribue l'ouvrage de J. Altounian. Le modèle de la perte pour la traduction, celui du reste pour l'interprétation différent. Analyser les mécanismes de corruption du langage et du psychique c'est ce à quoi contribuent les ouvrages de Beradt et de Klemperer.

Mots-clés : Perte-reste – Traduction-interprétation – Real-Angst.

Nathalie Zaltzman – *The Power of Words*

Summary : Words are the essential tools of the psychoanalytical cure. What gives them this privileged status ? How does psychic matter get a hold on words ? How do words play on the unconscious ? Three works have fuelled this debate, each shedding new light on this question. These works are *L'écriture de Freud - Traversée traumatique et traduction* (The Writing of Freud – Experiencing Trauma and translating) by J. Altounian, *Rêver sous le III^e Reich* (Dreams during the Third Reich) by Charlotte Beradt, and *La langue du III^e Reich* (The Language of the Third Reich) by V. Klemperer. Janine Altounian's book analyses the relationship between language and psychic life. The model of loss in translation and of the remainder for interpretation are to be set apart here. Beradt and Klemperer's works look at the corrupting mechanisms of language and of the psyche.

Key-words : Loss-remainder – Translation-interpretation – The Real-Angst.